

Basée sur l'estime et fortifiée par la reconnaissance, son affection pour Georges devait être éternelle.

Cependant, malgré ses heures d'abattement et de tristesse, Lucile ne désespérait pas complètement de se marier. Elle attendait, mais bien décidée, cette fois, à accepter sans examen, le premier qui se présenterait.

Tous les matins, elle se demandait :

—Est-ce aujourd'hui ?

Un jour, enfin, elle put répondre :

—Oui.

A deux époques de l'année, elle allait passer quelques jours à la ville chez une ancienne amie de pension. Elle eut l'occasion d'y rencontrer un jeune homme d'une tournure distinguée, âgé de trente ans environ, et qui avait acquis, dans la ville, la réputation d'un homme d'esprit.

M. Hilairs Dermont s'était trouvé, à dix-huit ans, après la mort de son père, maître d'une fortune considérable. Pareil à tant d'autres fils de famille, qui paraissent ignorer la valeur de l'argent, et se douter moins encore des immenses services qu'il peut rendre au pays lorsqu'on en fait un noble emploi ; trop jeune d'ailleurs, pour raisonner sainement, il quitta sa ville natale et alla habiter à Paris.

Il loua un appartement magnifique dans le quartier de la haute finance, et se mit à fréquenter les artistes, les hommes de lettres, entre temps les gens de bourse, le monde des théâtres et en général tous les jeunes oisifs du boulevard.

Il eut de nombreux amis, des chevaux, des voitures et des usuriers, qui lui escomptèrent ses propriétés.

Il devint ce qu'on appelle un viveur.

Au bout de quelques années, ruiné ou à peu près, il quitta Paris, n'osant plus y rester pauvre, après y avoir vécu riche et très recherché.

Il était en train de croquer les épaves de son héritage, lorsqu'il rencontra mademoiselle Blanchard.

Le titre d'héritière que possédait Lucille le rendit très aimable et très assidu auprès d'elle. Il ne tarda pas à proposer le mariage.

Lucile, fière d'avoir fait une conquête, qui flattait son amour-propre et donnait satisfaction à sa vanité, s'empressa d'accepter, sans examiner si le passé du jeune homme lui offrait une garantie suffisante pour son bonheur dans l'avenir.

Plusieurs personnes, cependant, se donnèrent la peine de lui montrer le danger qu'elle courrait en associant son existence à celle d'un homme sans conduite, qui avait en peu de temps dissipé une immense fortune.

Mais elle ne voulut rien entendre. La peur de rester fille toute sa vie lui ferma les yeux.

Elle avait attendu si longtemps !

Le rêve de toute sa vie fut réalisé. Elle alla habiter la ville et put, un instant, paraître dans ce monde où elle avait si vivement désiré occuper une place.

Cependant, quelques mois après son mariage elle pleurait. Comme au village, le vide se faisait autour d'elle. La malheureuse avait compris qu'elle ne possédait point l'affection de son mari.

Le bonheur lui manquait toujours.

Un an après le mariage de sa fille, le père Blanchard mourut.

Madame Dermont prit sa mère avec elle.

M. Dermont se fit donner, par sa femme et sa belle-mère, une autorisation et vendit la ferme de Millières, ainsi que toutes les autres propriétés : des biens laborieusement acquis par le travail de plusieurs générations.

Un capital de plus de trois cent mille francs, produit de la vente, fut placée par M. Dermont, en son nom.

Par ce fait, Lucile et sa mère se trouvaient dépossédées.

La fortune du fermier passait toute entière dans des mains étrangères.

Madame Blanchard, enlevée à sa vie paisible et régulière, ne put s'accoutumer à l'existence tout opposée qu'elle avait à la ville. La transition avait été trop brusque pour son âge. Sa santé, déjà altérée par le chagrin que lui avait causé la mort de son mari, déclina sensiblement. Les soins de Lucile ne purent la sauver. Six mois après la mort du fermier, elle le rejoignit dans la tombe.

M. Dermont était revenu peu à peu à ses anciennes habitudes et jetait dans sa vie d'homme marié tous les désordres de sa jeunesse. Son goût pour les plaisirs reparais-